

<https://divergences.be/spip.php?article3882>



l'association Coup de Soleil sur Houri

- Aujourd'hui - 2025 - janvier 2025 - Lire" Houri "... -

Date de mise en ligne : dimanche 29 décembre 2024

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

Claude :

Commenter ce très gros roman où le lecteur ne se plonge réellement que par un long travail serait dérisoire. Mais qu'il ait gagné ce prix Goncourt représente un vaste espoir pour ceux qui sont pénétrés de cette culture franco-maghrébine que nous ne cessons d'approfondir. Ce n'est pas d'aujourd'hui que Kamel Daoud ouvre des dossiers sur ce qui n'est pas bon à dire, dans la politique algérienne mais aussi pour l'ensemble du couple franco-maghrébin.

Le livre se termine sur une lueur d'espoir et pour moi c'est l'occasion de remémorer [les quelques rencontres avec lui au MODEL/ Maghreb des livres](#), pour présenter ses livres ou pour prononcer la conférence inaugurale...

[<https://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L300xH130/th-1-300x130-443d8.jpg>]

Denise Brahimi

Dès la lettre mensuelle de septembre de Coup de soleil ARA, Denise Brahimi nous donnait une analyse de ce Houris :

Même si la quantité ne fait rien à l'affaire et n'est pas une donnée pertinente en littérature, il n'est pas inutile de souligner le fait que « Houris » est un gros roman de plus que 400 pages, ce qui pourrait bien signifier que son auteur Kamel Daoud y voit sa véritable entrée dans le genre romanesque, faisant de « Meursault, contre enquête » un cas très particulier plutôt qu'une véritable recherche sur l'écriture de la fiction. Dans « Houris » l'auteur s'engage dans une narration longue et complexe, qui met en jeu aussi bien l'histoire collective qu'individuelle, et qui l'amène à associer fortement ce qu'il veut dire à une certaine manière de le dire, ou même à plusieurs manières. Ce qu'il veut dire est parfaitement clair, il s'agit d'une dénonciation sans réserve de faits irréfutables, mais qui pour autant ne manque pas de complexité dans les analyses qui en sont l'indispensable accompagnement.

La complexité dans plus d'un cas implique une sorte de dédoublement, à commencer par celui qu'il faut entendre dans le titre. Le mot « houris » y est employé au pluriel, il désigne dans ce cas les vierges promises au bon musulman après sa mort, récompense sensuelle et merveilleuse qu'il a méritée par les actes accomplis de son vivant. Il est un peu vain de souligner la naïveté de cette rêverie, la plupart des religions ayant eu recours à l'idée d'une récompense dans l'au-delà pour motiver les croyants. Kamel Daoud oppose cette vision euphorisante à ce qu'il évoque de la condition des femmes enlevées à leur famille pour devenir esclaves sexuelles dans les maquis islamistes : cruelle ironie que cette confrontation avec l'image flatteuse des houris dans le Paradis d'Allah.

Cependant dans le roman « Houris », ce même mot, très employé, ne l'est pas au pluriel mais au singulier. C'est le nom donné par Aube, la jeune femme qui est l'héroïne du livre (née en 2004) à l'enfant dont elle est porteuse, toute la question étant pour elle de savoir si elle doit ou non détruire cet embryon (ce qu'elle peut faire très simplement) pour lui épargner l'horreur de ce qui l'attend.

« Houris » morte ou vivante, c'est l'enjeu du livre, dont la portée est considérable, et va bien au-delà du cas singulier qui nous est conté, celui d'une héroïne affreusement mutilée pendant la guerre civile et de son éventuelle enfant. A travers Houris c'est un problème beaucoup plus général qui est posé : peut-on encore croire à la vie et vouloir la donner dans un monde où pendant plus de dix ans, la guerre civile n'a imposé que des images de mort ? Il apparaît que le livre tout entier peut être vu comme un effrayant combat entre ces deux pulsions opposées (que Freud et Lacan ont théorisées mais que la guerre civile algérienne a montrées en œuvre avec une force et une visibilité inouïes), la pulsion de vie et la pulsion de mort. A dire vrai, pendant la décennie de la guerre, seule la pulsion de mort a sévi et recouvert le pays comme un véritable raz-de-marée, qui a fait périr les habitants par milliers. Plus

précisément l'enjeu qui est en effet au cœur du livre porte sur la possibilité très incertaine que la pulsion de vie puisse finalement reprendre et l'emporter. Kamel Daoud prend le pari d'une réponse positive : à la fin du livre, dans une sorte d'épilogue qui se situe un an après, Houri est née, elle est vivante, ce qui est une joie immense mais sans triomphalisme aucun. Le livre entier nous avait donné auparavant toute raison de croire et de craindre qu'il n'en soit rien.

Pour étayer ce qu'il en est de la pulsion de mort et de ses effets, que le livre volontairement ressasse en toute précision chiffrée, Kamel Daoud essaie de montrer, en se gardant des clichés, ce qu'il en est d'une culture profondément imprégnée par la notion de sacrifice, et par l'ensemble d'images omniprésentes qui l'accompagnent.

Les voyous sanguinaires qui ont fait un tel nombre de morts pendant la décennie auraient pu exercer leur banditisme sans y adjoindre tant de massacres ostentatoires, mais ils ont sans doute joué plus ou moins consciemment sur des images qui leur permettaient de se déguiser en sacrificateurs. Kamel Daoud fait en sorte qu'on voie et qu'on entende pendant tout son roman les moutons qui seront égorgés pour la fête de l'Aïd sous couvert de commémorer le geste d'Ibrahim. « Egorger » est le mot qui convient, puisque cette manière de tuer est la seule qui soit conforme au rituel, en faisant usage du couteau pas moins rituel lui aussi que le pistolet dans le western, chaque culture (?) se définissant par son instrument favori (« Le couteau » est d'ailleurs le titre que le romancier donne à la troisième et dernière partie de son livre, où l'on voit entre autres comment les imams substituent frauduleusement des ânes aux moutons par une hypocrite supercherie).

L'hypocrisie en effet fait partie elle aussi du système en place, et elle implique que soit interdit tout libre usage de la parole. Telle est la portée symbolique d'une des données factuelles du livre : Aude, victime dans l'enfance d'une tentative d'égorgeage restée inaboutie, n'en a pas moins perdu ses cordes vocales et la possibilité de se faire entendre audiblement. Kamel Daoud rejoint par là un des objectifs déclarés de « Houris » : dénoncer et défier un décret scandaleux du gouvernement algérien, qui interdit à quiconque d'évoquer la guerre civile sous peine de très graves sanctions. D'ailleurs la réconciliation prétendument recherchée est très injuste pour les femmes puisqu'elle ne propose aucune issue à celles dont on a fait des terroristes malgré elles dans les maquis.

Denise Brahim

« Infolettre » N° 17 de Coup de soleil du 5 novembre 2024 nous parle de ce livre et nous souhaitons que d'autres amis qui l'ont lu nous envoient aussi leurs commentaires...

Kamel Daoud, lauréat du prix Goncourt : « Que ce livre fasse découvrir le prix des libertés »

Dans un entretien au « Monde », (daté du mercredi 6 novembre) Kamel Daoud, lauréat du prix Goncourt 2024, explique pourquoi « Houris » n'est pas un roman de guerre, mais un roman de résurrection.

Voilà des semaines qu'il était annoncé comme favori : Kamel Daoud a reçu, lundi 4 novembre, le prix Goncourt pour Houris (Gallimard, 416 p., 23 euros, numérique 15 euros). Ce troisième roman, d'une force saisissante par son lyrisme noir et grave, donne la parole à Aube, une jeune femme rendue muette par l'égorgeage raté dont elle a été victime à 5 ans. C'était pendant la « décennie noire » d'affrontements entre groupes islamistes et armée algérienne (1992-2002). Aube s'adresse à Houri, la petite fille qu'elle porte dans son ventre et dont elle pense avorter, et part sur les lieux du village où elle a été blessée, et où ses parents, sa sœur et un millier d'autres villageois ont été assassinés.

Cela signifie-t-il quelque chose pour vous d'être le premier écrivain algérien à recevoir le prix Goncourt, surtout dans un contexte où les tensions politiques et mémorielles avec la France sont particulièrement vivaces ?

Je suis un enfant de l'Algérie, de l'école algérienne, des ambitions algériennes. Ce prix a beaucoup de sens, d'abord, à titre personnel (comment y échapper ?) : c'est une réussite pour moi, ma famille. C'est aussi un signal fort pour les écrivains algériens en herbe, ces écrivains que certains courants politiques terrorisent, qui sont détruits au berceau et qui ont peur d'écrire. C'est important pour eux de savoir qu'écrire un livre est un processus qui peut avoir un dénouement heureux.

Pour ce qui est du contexte, je suis un écrivain, pas un politicien. Un livre pousse à imaginer, à espérer d'autres choses. Un livre ne change pas le monde, mais quand il est beaucoup lu, il peut devenir un instrument, un message. Ce que j'espère, c'est que ce livre fasse découvrir en Occident le prix des libertés, en particulier pour les femmes, et qu'il fasse comprendre en Algérie que nous avons besoin d'affronter toute notre histoire, et que nous n'avons pas besoin de fétichiser une partie de l'histoire [la guerre d'indépendance] par rapport à l'autre [la guerre civile des années 1990].

...

Rajout de Caillou :

Quand Daoud écrit qu'il est interdit d'écrire sur la décennie noire en Algérie, c'est un peu un mensonge. Parmi une cinquantaine de romans, les cinq livres que « Coup de Soleil » a soutenus dans son prix annuel du *Coup de Cœur*, plusieurs livres, ces dernières années, évoquaient directement cette période.

Ont ils été diffusé et lus en Algérie ? Ça c'est une autre histoire

2008

Boualem Sansal : *Le village de l'Allemand* chez Gallimard

Les narrateurs sont deux frères nés de mère algérienne et de père allemand. Ils ont été élevés par un vieil oncle immigré dans une cité de la banlieue parisienne, tandis que leurs parents restaient dans leur village d'Aïn Deb, près de Sétif. En 1994, le GIA massacre une partie de la population du bourg. Pour les deux fils, le deuil va se doubler d'une douleur bien plus atroce : la révélation de ce que fut leur père, cet Allemand qui jouissait du titre prestigieux de moudjahid...

2009

A. Benmalek : *Le rapt* chez Fayard

Confronté aux violences qui secouent l'Algérie, Aziz se veut détaché et caustique, seule façon pour lui de se protéger. Mais, lorsque sa fille de quatorze ans est enlevée, il comprend que l'ironie ne lui sera d'aucun secours. Le ravisseur contacte la famille et menace sa victime du pire si la police est prévenue. De toute façon, qui aurait envie de s'en remettre aux autorités algériennes ?

2009

W.Khiari : *Nos silences* chez Elyzad

Algérie, années 1990. Elles ont été des milliers à être enlevées, violées, parfois assassinées, les filles de la décennie noire. Ces très jeunes filles, à qui l'on a demandé de pardonner, se sont tuées et ont ravalé leur honte. Tandis que résonne le cri de l'une d'entre elles, la narratrice raconte sa culpabilité d'avoir choisi l'exil et trouvé le bonheur. Deux voix de femmes en écho qui prennent la parole haut et fort, en mémoire de toutes les autres. L'écriture pour vaincre les silences. Un roman contre l'oubli. Prix Senghor du premier roman

2011

Yahia Belaskri : *Si tu cherches la pluie elle vient d'en haut*
chez Vents d'ailleurs

Déhia, jeune femme universitaire, promise à un avenir radieux, se heurte dans sa propre famille à l'extrême violence de l'histoire algérienne récente. Belle femme dans une société où la religion, la corruption, la violence tiennent lieu de boussole, comment peut-elle vivre, tracer sa voie sans se perdre ? Ariel, cadre dans une entreprise, s'accroche à ses idéaux, essaie d'échapper aux pressions, petites et grandes, avant de tenter sa chance loin, très loin... Deux mémoires saccagées, une femme et un homme au passé amer qui prennent le chemin de la vie, malgré tout, ensemble.

2015

Arezki Mellal : *Maintenant ils peuvent venir* chez Actes Sud

Arezki Mellal, dans ce premier roman d'une implacable douceur et grâce à une écriture toute en intériorité, nous fait pénétrer dans l'univers de cette Algérie noire, où les groupes islamistes armés d'Antar Zoubir terrorisent la population. Comment éprouver cette "capitale de la douleur" et découvrir, au creux de la violence, un désir d'ailleurs et une intensité de vivre que seule la Méditerranée incarne ?